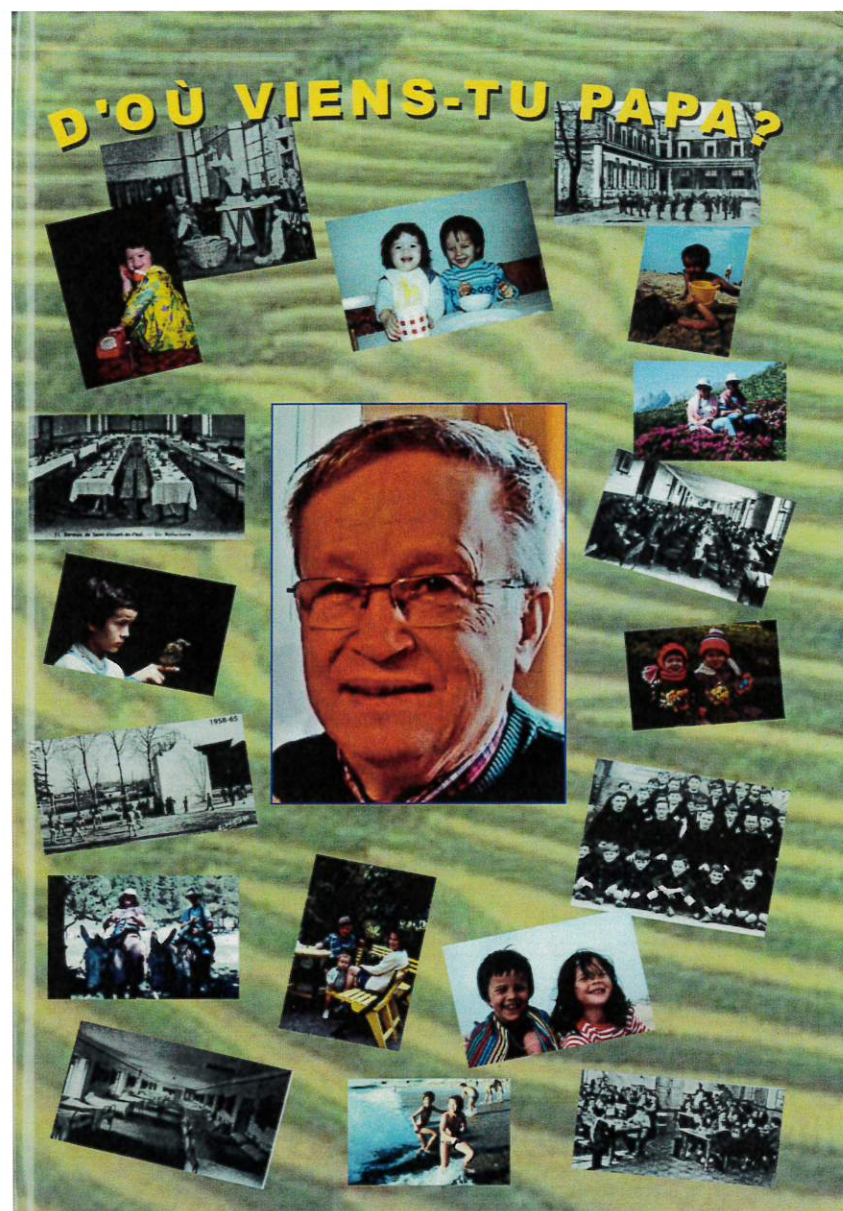


Nos amis Eurasiens : René et Roger

René Taillard

Extraits du livre «D'où viens-tu papa ?» de René Taillard, Edition CoolLibri.com, février 2021.



Un matin de juillet 1983 ou 84 absorbé par la conduite en voiture sur le trajet à destination du Sud-Ouest, de Gaujacq dans les Landes, pour passer quelques jours de vacances dans ma famille d'accueil, j'entends dans mon dos ma fille Diane âgée de 9 ou 10 ans me poser cette question :

« D'où viens-tu papa ? »

Un moment de stupeur. Drôle de question qui vient troubler le silence en dehors du bruit du moteur. Surtout de bon matin... Depuis quand cette question fourmillait-elle dans la tête de ma fille ?

« D'où viens-tu papa ? »

Je pensais bien que cette question allait m'être posée un jour par mes enfants. Mais quand ? Et que répondre avec tous les mystères que cela comporte...

En France on dit aux enfants qu'ils sont nés dans une fleur, une rose ou un chou. Alors je peux dire pour faire un peu exotique que je suis né très loin d'ici, dans un lotus.

C'est tout à mon honneur (est-ce que je le mérite ???). Je rappelle que la fleur de lotus est une très jolie fleur qui naît dans la fange...

Madame Graffeuil à qui je dois tout, avec qui je parlais beaucoup de mon enfance et ses mystères me disait :

« Tu fais partie de l'Histoire de France... »

Mon parrain, M. Taillardat ?

Tout le monde à qui je racontais mon histoire pas ordinaire me demandait l'origine de mon nom : Taillardat ???

Je n'en sais rien encore, mystère !

Mme Graffeuil qui a suivi mon existence depuis le début suppose que M. Taillardat, qu'elle connaissait un peu, serait mon père et qu'il m'a donné une partie de son nom pour ne pas se mouiller tout en reconnaissant une parcelle de ce lien...

Bien plus tard Mme Graffeuil a essayé d'entrer en relation avec lui en Asie et même en Afrique, mais sans réponse...

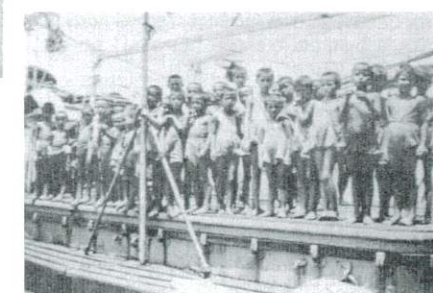
Puis un jour, plutôt une nuit (j'en reviens à mon histoire à Dalat), nous avons été évacués par camions débâchés sur la route qui mène à la mer près de Nhatrang. Un mois sous la tente sur des lits de camp militaires, sous le soleil. Première apparition de la mer bleue, du sable, des crabes, etc...

Enfin, un matin, sous le soleil qui ne nous quittait pas, embarquement sur un bateau dont les issues avaient été fermées par des cordages pour éviter tout accident pour les petits êtres que nous étions...

Le « Chantilly », nom du bateau, sera notre rafiôt durant trois semaines depuis Saïgon où nous avons encore embarqué d'autres moussaillons...

Trois semaines en mer :

- Mer rouge et les dauphins qui nous escortaient
- Canal de Suez bordé de sable, croisement d'autres bateaux
- Port Saïd et ses marchands en barques qui échangeaient des denrées avec nos marins par l'intermédiaire des cordages munis de sacs contenant les objets à vendre.
- Puis la méditerranée, ses vagues, ses tempêtes qui m'ont laissé un souvenir. J'ai gardé toute ma jeunesse une légère bosse sur le bord du front due à une chute du haut de ma paillasse située au deuxième plan. Pour plaisanter, j'expliquais l'origine de cette bosse et que ce n'était vraiment pas la bosse des maths car j'étais nul dans cette matière...
- Au bout de quelques jours le volcan Stromboli en éruption. Le capitaine a stoppé le bateau pour que nous profitions du spectacle.



Puis la France, Marseille. Enfermés pendant une semaine dans un appartement sous le soleil brûlant. Interminable en attendant notre dispersion dans toute la France.

Au bout de 8 jours, après une nuit de train, les quelques mômes dont je faisais partie avons été acheminés vers l'hôpital de Bordeaux pour y soigner la teigne qui nous avait privé de nos cheveux. Ce qui nous rendait misérables avec nos gros ventres, notre teint mat dû au soleil et notre origine.

Nos gros ventres étaient dus au manque de nourriture (c'est l'inverse de maintenant...).

Au bout de 3 ou 4 semaines avec de nouveaux cheveux, nous avons été dispatchés dans toute la France par petits groupes. C'était, au dire de Mme Graffeuil, pour nous intégrer à la France qui nous accueillait et ne pas nous retrouver entre nous.

Est-ce que c'était mieux ? Quelle était la solution ?

LE BERCEAU DE SAINT VINCENT DE PAUL

Une étape importante et très longue de ma vie, disons de ma jeunesse.

St Vincent de Paul est né ici dans la Ferme Ranquines, près de Dax. Il y a vécu quelques années avant de parcourir la France dans le but de répandre sa bonne parole qui était de s'occuper des pauvres. Il a côtoyé les grands de ce monde et il a marqué de son empreinte son passage parmi les grands et les petits...

St Vincent de Paul a légué à ses successeurs le soin de s'occuper des pauvres, des orphelins, des délaissés et des personnes âgées...

Au Berceau, comme on disait, les Lazaristes (pour les hommes) les Sœurs de la Charité (pour les femmes) ont créé :

- Un orphelinat de garçons et de filles
- Un hospice pour personnes âgées
- Une école Apostolique avec une base d'éducation religieuse qui pouvait mener à la prêtrise pour ceux qui le désiraient

J'ai abouti à l'orphelinat des garçons à l'âge de 6 ou 7 ans après mon périple indochinois, en même temps que deux autres dans la même situation que moi, Vincent Manes pour l'un et l'autre dont je ne me souviens plus du nom.

Pour mes deux copains une grosse surprise, leur père au retour d'une campagne militaire n'ont plus retrouvé leur enfant près de leur mère qui les avaient abandonnés chez les Sœurs. En remontant la filière, les Sœurs leur ont indiqué les avoir confiés à une Association créée pour les enfants eurasiens abandonnés... FÉDÉRATION DE L'ŒUVRE DE L'ENFANCE FRANÇAISE D'INDOCHINE (FOEFI) créée disais-je par Mme Graffeuil et M. Bazé, un gros propriétaire de forêts d'hévéas en Indochine. C'est ainsi que les deux enfants se retrouvent plusieurs années après, nantis seulement de leur père. Les mères s'évanouissaient dans la nature...

Quant à moi, personne n'a voulu de moi. Toujours seul au milieu des autres, comme ce sera toujours...

L'ORPHELINAT

Drôle de vie pour ceux qui ont connu l'orphelinat, mais c'était naturel pour nous et mieux que dans d'autres milieux plus démunis :

- Discipline à toute heure
- Tout en commun qu'on le veuille ou non
- Manger ce que l'on vous sert même si ce n'est pas délicieux, sinon punition
- Peu de loisirs sauf à la récré
- Temps rythmé par la cloche ou le sifflet
- Toujours marcher dans les rangs
- Etc...

En comparant notre situation dans notre cage pas très dorée à celle des jeunes de nos jours où la vie est beaucoup plus facile, je me pose des questions.

Les jeunes de nos jours ont le choix :

- De leur nourriture
- De leurs vêtements
- De leurs chaussures
- De leurs jouets
- De leurs loisirs
- Etc...

Ils ne font souvent que ce qui leur plaît. Donc je me pose la question :

Est-ce qu'ils sont plus heureux ?

Il faut vivre avec son temps...

Quant à l'affection dont l'enfant a tellement besoin comme on dit de nos jours...

NIET !

Mais que faire d'autre ?

Comment donner de l'affection à 40 orphelins de manière égale sans éveiller de la jalousie chez les uns ou les autres.

Quand je vois au sein des familles de nos jours toutes les marques d'affection, d'attention sous quelque forme que ce soit. Je me dis que les enfants ont bien de la chance...

Mais comment peuvent-ils comprendre, c'est tellement naturel pour eux.

Il ne peut en être autrement

Nous, on ne se posait pas la question.

Il ne pouvait y avoir de jalousie.

Tous pareils...



Les bisous ???, les Sœurs nous embrassaient individuellement une fois par an, au Nouvel An. Chacun attendait calmement à la queue leu leu et recevait mécaniquement sa part identique aux autres.

Il n'y avait pas d'arrêt sur image...

Les cadeaux ? Il fallait attendre Noël, le SAPIN. Mais comment distribuer des cadeaux à 40 enfants ?

Les cadeaux étaient accrochés bien visibles sans emballages aux branches du sapin....

Ensuite chaque enfant pouvait choisir son cadeau en fonction de ses notes en classe...

Le meilleur choisissait puis le 2^{ème} et le 3^{ème} ainsi de suite jusqu'à la fin...

Et moi qui n'étais pas très bon, je me retrouvais à choisir dans les derniers, ce qui restait, ce que les autres ne voulaient pas, donc pas grand-chose...

...mais le Père-Noël était passé...

Ainsi défilèrent les années un peu monotones, rythmées par les vacances, les jeux, toujours dans le même cadre.

Un peu de variété pendant les vacances : la pêche à la ligne à Gourbera, un moulin et son étang.

Puis dans la cour de récréation, les billes, le jeu du triangle...

J'y ai appris une leçon pour la vie

Nous étions 4 à 5 joueurs. Il s'agissait de sortir des billes du triangle, donc adresse garantie. Et celui qui gagnait devait sortir toutes les billes au détriment des autres par élimination. Au bout d'un moment j'étais heureux d'avoir rempli un petit sac de toutes les billes des copains. Ils étaient penauds dans leur coin... et moi de « fanfaronner » ...le jeu était arrêté...

Jusqu'à ce que le moniteur, voyant la situation me dise : « Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? »

J'ai compris qu'on ne pouvait plus jouer si je gardais les billes. Donc il m'a fallu redistribuer les billes pour pouvoir rejouer la partie.

Chacun interprétera à sa façon mais moi,

J'en ai gardé une leçon pour la vie...

Un événement annuel pour moi : la visite de Mme Graffeuil qui rencontrait ses pupilles comme elle disait, dans toute la France. Oh, ce n'était pas grand-chose.

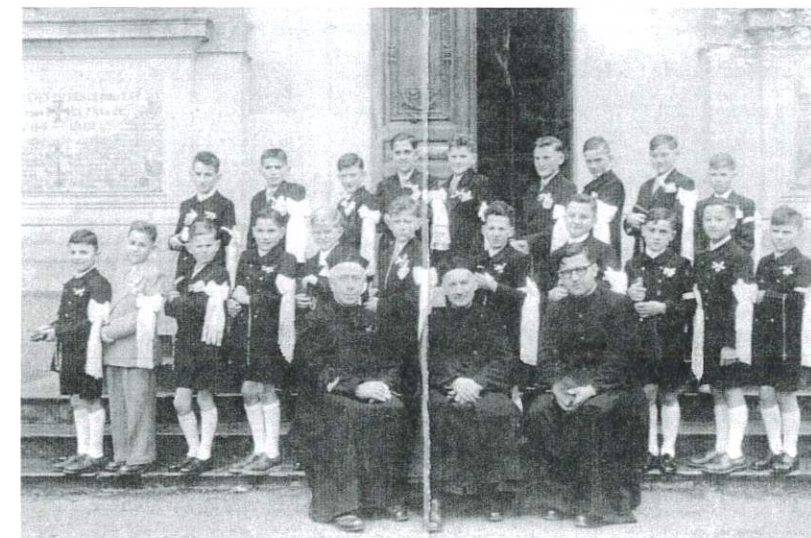
Avec les deux autres, nous étions pendant deux heures avec elle qui s'enquerrait de notre état de santé, du travail à l'école, de notre comportement avec les autres... tout en jouant au jeu de puces auquel elle participait.

Le comportement dans le jeu est, j'en suis persuadé, un reflet du comportement dans la vie.

- Mme Graffeuil me le disait souvent pendant ma vie d'adulte.... Je l'observais et j'étais surpris de son comportement identique au nôtre, même si cela était un peu forcé pour nous mettre à l'aise.
- En tout cas elle adorait me voir jouer aux puces, pleurer, rire aux éclats gagnant ou perdant.

- C'est sans doute ce comportement qui a enclenché en elle cette attention maternelle, car elle me le disait par la suite plus tard. Je lui rappelais son propre fils disparu à la guerre lors de l'invasion de l'Indochine par les japonais...

- 12 ans, la communion : ce n'était pas folichon pour tout le monde, surtout en ce temps-là. Un événement a marqué ce jour. Après les vêpres, chaque communiant sortait avec sa famille chez lui. J'ai été invité dans la famille d'un copain communiant. Oh pas très longtemps, le temps d'un goûter, mais en famille pour la première fois... un événement, dis-je...



L'ÉCOLE APOSTOLIQUE

La communion, c'était la fin d'une étape : l'orphelinat, et le début d'une autre : l'École Apostolique, l'école des grands, comme on disait.

Cette école de St Vincent de Paul recevait des élèves de la 6^{ème} jusqu'au BAC.

Certains se préparaient à la prêtrise, d'autres recevaient une solide éducation, encadrés par les Pères pour affronter la vie en passant par des études supérieures.

C'était la sévérité dans tous les domaines, et même dans le chant choral par M. Beuste notre chef de chœur qui prenait plaisir à se joindre à nous pour des matchs de foot pendant la récréation...

Pendant 4 années ce furent des années monotones, laborieuses...

Avec l'humour sur cette situation je pouvais dire non pas que « je poursuivais des études mais que les études me poursuivaient » ...

La seule satisfaction : le football dans la cour de récréation et le jeudi après-midi contre d'autres équipes de foot d'autres collèges. Je me donnais à fond. Et pour constituer les équipes, les copains se disputaient pour m'avoir dans leur équipe...la « vedette » comme ils m'appelaient, on ne voyait rien d'autre.

POUILLON LA CAMPAGNE

Pendant les vacances, Noël, Pâques et les grandes vacances : une grande bouffée d'air...

Ceux qui étaient seuls, dont les parents habitaient trop loin, se retrouvaient dans une maison à la campagne, libres de partager ou non leurs activités :

- Lecture, bricolage, pêche, jeux de société sous l'œil bienveillant de Mme Elisabeth, notre cuisinière attitrée.

Et ceci dans une très bonne ambiance orchestrée par nos professeurs qui venaient aussi se reposer dans ce lieu idyllique pour nous...

Pour donner un aperçu de l'ambiance qui régnait à Pouillon, voici un extrait¹ d'un compte rendu de notre vie en vacances que j'ai mis dans le « Journal des anciens du Berceau » :

« Lors de notre Fête annuelle en 2013, quelle agréable surprise ce pèlerinage au Château de Pouillon.

Que de souvenirs emmagasinés ici, dans ce lieu de détente à l'écart de tout. Nous étions libres comme l'oiseau en pleine nature, et la nature pour nous c'était surtout la pêche dans le ruisseau...

En revoyant les photos des vitraux de la petite chapelle je me suis remémoré mes rêves de l'époque, les yeux rivés non sur la croix du vitrail central (malheureusement) mais sur le pont des petits pêcheurs sur fond de château.

¹ Lire plus loin l'anecdote de la bouteille enterrée et retrouvée...

À chaque vacance scolaire, à peine arrivés au château, nous partions à la recherche de vers de terre, puis canne à pêche à la main, c'était la descente vers le ruisseau à la conquête des meilleurs « coins » tenus secrets depuis notre dernier passage.

Je n'étais pas maladroit dans cet exercice, mais le meilleur d'entre nous c'était Marano. Je me demandais toujours comment il « braconnait » des poissons !!

Et que dire du Père Beuste ? À son arrivée il me chargeait de lui procurer une canne à pêche, des vers et des bottes. Puis, en avant vers le ruisseau ! Jamais il ne revenait bredouille. En compensation de mes obligations, n'ayant pas personnellement de bottes, il me transportait sur son dos à chaque passage délicat comme St Christophe et le petit Jésus traversant l'eau pour atteindre la rive opposée...

Et ainsi se succédaient les Pères Darracq, Poymiro et Rosa, bref tous ceux qui venaient se ressourcer dans la nature.

Encore une anecdote qui fera sourire certains d'entre nous qui sont concernés mais qui révélera la bonne entente et la décontraction qui régnaient dans ce lieu mythique pour nous.

À cette époque c'était une coutume d'enterrer une bouteille après la philo à la fin des études secondaires passées ensemble avec la promesse de venir la déterrer à la fin des études sacerdotales. Donc, un jour nous avons vu arriver un groupe de « joyeux lurons » en soutane, venus accomplir la promesse de déterrer « la bouteille ».

D'après les souvenirs, la quête de cette bouteille ne devait durer que quelques minutes ou instants. Tout le monde se mit au travail dans la bonne humeur, mais après quelques coups de pioche donnés par-ci par-là, toujours dans la bonne ambiance il s'est avéré que les souvenirs de l'endroit étaient vagues, donc sujets à erreur. À midi, l'appel de Mme Elisabeth pour aller déjeuner mit fin momentanément aux recherches.

Tout le monde a apprécié le bon repas campagnard de Mme Elisabeth qui nous gâtait sans compter, ce qui changeait du Berceau avec nos repas congrus.

C'est là qu'apparut la malice de St Vincent de Paul en la personne de M. Darracq. J'ai toujours comparé ces deux personnages dans ma tête : même visage, même nez landais, même sourire en coin... À regarder les statues et les vitraux dans la chapelle pendant onze années passées dans cet établissement, j'avais le visage de St Vincent de Paul devant mes yeux. Donc, M. Darracq, vu les hésitations de nous tous, eut l'idée de placer une fausse bouteille dans la zone de recherche. Dans une bouteille de champagne teintée pour éviter tout soupçon sur les apparences du contenu, il mélangea de l'eau avec de l'encre « waterman » de l'époque. Un bon bouchon fit l'affaire, bien fixé par de la cire. Et on enterra cette bouteille non sans l'avoir enduite de terre glaise pour lui donner un air d'authenticité.

À la fin du repas arrosé modérément (nous n'avions ni les moyens ni l'habitude de nous laisser aller à des libations démesurées), tous au jardin !

Les coups de pioche reprennent et puis soudain : miracle (ou mirage) un bruit bizarre de verre ou de métal ou les deux en même temps...

La bouteille est là qui nous attend depuis tellement longtemps Tous dans la cuisine de Mme Elisabeth qui ne se doutait de rien bien sûr...

Tout était réservé dans le sourire de M. Vincent, pardon de M. Darracq. La bouteille mit du mal à dévoiler son nectar, et chaque verre eut sa part sous les yeux envieux des futurs destinataires.

J'oubliais de dire qu'à cette époque il faisait tellement chaud que l'on fermait les volets aux trois quarts pour garder la fraîcheur du matin.

Les verres alignés nous attendions dans la pénombre comme les amoureux des ortolans qui se cachent la tête sous un drap pour mieux savourer leur met délicat.

Mais le ciel ne permit pas la supercherie. Un rayon de soleil entre les volets éclaira les verres qui renvoyèrent des rayons verts, oranges, jaunes violacés... toute la panoplie de l'encre Waterman (souvenez-vous en !).

Doute de tous sur la qualité du liquide qui peut-être a mal vieilli... Un volontaire se dévoua pour goûter et donner son avis. D'après les grimaces, l'on comprit qu'il n'y avait rien à attendre d'une telle bouteille. M. Darracq ne nous laissa pas plus longtemps dans l'embarras. Il reconnut son acte polisson sur les rires de tous. Ce qui donna encore plus d'énergie pour aller dénicher la bouteille tant attendue, ce qui fut fait car il ne restait plus beaucoup de terrain à piocher. De retour dans la cuisine de Mme Elisabeth. À nouveau partage entre nous tous, mais cette fois-ci, tout le monde a apprécié le savoureux breuvage, même en petite quantité, d'autant plus que le soleil illuminait les verres d'une couleur ambrée, cette fois-ci. »

Autres occupations tous les jours dans la salle de détente du château, courrier à la famille, surtout les grecs, jeux d'échecs pour les plus bagarreurs (Altovas, Stephanou), lecture plus sérieux (Louvaris et Dalezio).

Quant à moi, durant les deux mois et demi d'un été, outre la pêche, j'ai réalisé mon rêve d'une année scolaire... sculpter sur bois un tableau de chasse de François 1^{er} qui ornait la couverture d'un cahier de classe de 3^{ème}, et ceci avec les moyens du bord : une planchette de caisse d'emballage, quelques branches sélectionnées d'un tilleul devant le château, un ciseau à bois, un couteau, des lames de rasoirs (Que j'aurais été heureux de posséder un cutter, objet qui n'existait pas à cette époque).

Tout ceci pour vous dire que nous avions la liberté de laisser aller notre imagination dans tous les sens, au gré de chacun...

D'où le souvenir de ce lieu de rêve...



La ROSALIE : friteuse ambulante

SPORT



Je reviens un peu en arrière pour narrer une anecdote que je ne voulais pas oublier, concernant le sport et la sévérité dans notre éducation.

Le sport !!! On n'entend que ce mot à la télé, dans les journaux, dans les conversations. Nous aussi, nous étions gâtés à notre manière et avant l'heure.

À la récré, matin, midi et soir, dans la cour nous étions obligés de courir pour nous détendre mais aussi pour éviter de parler des filles notamment. Ce qui ne nous empêchait pas de prendre un temps mort le vendredi à 17h30 précises pour voir passer, comme un mirage, « SOLEXINE », une jeune fille en Solex à sa sortie du lycée des Jeunes Filles de Dax en direction de Buglose. Tous alignés le long du terrain de foot qui longeait la route. Nous étions tous muets d'admiration ou par timidité... Puis le foot reprenait ses droits, comme si de rien n'était, en attendant le jour suivant... Résultat de cet entraînement intensif, nous étions increvables contre les autres équipes de foot, notamment contre le collège Cendrillon de Dax.



La terreur des goujons



Et que dire des marches, notamment avec le Père Devert ?

On ignore peut-être que l'origine en revient à un pèlerinage à Buglose. Un matin, à la messe dans la petite chapelle, M. Beuste dans son homélie nous a accueillis en ces termes : « Vous êtes des avachis ». « Dimanche à l'occasion d'un pèlerinage à Buglose, j'ai vu certains d'entre vous pendant la procession de l'après-midi, courir après les filles. Vous voulez courir ? Et bien ce mercredi (8 mai) vous irez à Pouillon à pied aller et retour pour vous dégourdir les jambes... » Nous nous sommes regardés, incrédules. Trente-deux kilomètres et dans la journée à notre âge (de 12 à 18 ans). De nos jours, il y aurait eu des problèmes avec l'administration ou les parents d'élèves...

Donc, ce 8 mai, lever 6h du matin, nous sommes partis pour Pouillon. La caravane s'étirait en fonction des capacités de chacun. Et moi, tellement heureux de montrer à mes copains mon chemin des écoliers à chaque vacances (Pouillon était notre destination à Noël, Pâques ou les grandes vacances).

J'en ai parcouru des kilomètres en plus dans les fossés, dans les coins et les recoins de la campagne à la poursuite des oiseaux ou d'autres bestioles...

À midi, repos et repas au « Château ». Déjà, lassitude. Puis retour sous un ciel gris déjà très menaçant. Puis le ciel nous est tombé sur la tête sous la forme de trombes d'eau. Trempés comme des canards, l'économe a dû ramener les marcheurs en véhicule toujours à partir des derniers. Il en a fallu des navettes... Et le lendemain sous un beau soleil revenu comme par enchantement à la récré nous étions tous affalés, assis au pied des arbres, des platanes. Là, nous étions vraiment des « avachis » ...

Certainement que cette épreuve de marche a suscité des vocations de marcheurs parmi nous, encouragés par le Père Denver : marches forcées pour les volontaires le jeudi après-midi et les autres : le foot aux « macaques », notre espace de jeux ...

COLLÈGE MONCADE - ORTHEZ

Le plus dur était de revenir à la réalité, aux études pour lesquelles je n'étais vraiment pas doué. Disons que la tête divaguait ailleurs.

Au lieu de m'acharner à apprendre par exemple :

- Les verbes en « mi » en grec
- Ou les formules de mathématiques
- Ou l'histoire et la géo

Je me remémorais mes parties de pêche, mes courses après les oiseaux, mes cueillettes de champignons seul ou avec les autres...

Résultats : des notes catastrophiques qui ont obligé Mme Graffeuil, sur les conseils du Supérieur du Berceau, M. Beuste, à me changer d'établissement pour « booster » mes études.

Donc, départ pour Orthez dans les Basses Pyrénées dans un autre établissement religieux mais dont le niveau d'études était nettement inférieur au précédent.

Et là, première « tuile » de ma vie. Autant au Berceau j'étais connu, non pas comme un loup blanc mais « jaune », tout le monde me voulait dans son équipe de foot, tout le monde me cherchait pour pêcher à la fourchette (fourchette de la cantine aplatie et attachée à un bambou), courir la campagne, fabriquer des jouets ou jeux en bois, autant au collège Moncade, rien de tout cela.

La cour de récréation était grande comme un mouchoir de poche, rien à faire. Interdiction de courir car nous étions trop nombreux.

Je ne connaissais personne et pour la première fois j'étais confronté à la solitude...

Aux petites vacances : Noël, Pâques, je retournais, non pas en famille comme tout le monde mais à Pouillon dans la maison de campagne, au milieu de mes anciens copains que l'éloignement rendait moins proches de moi.

Puis retour pendant les mois scolaires dans ma « cage ».

René est devenu kinésithérapeute.

Roger Maurice

Mon arrivée au Berceau de Saint Vincent de Paul

Après l'épisode douloureuse de la séparation d'avec mon frère Jacques, à Marseille, je fus embarqué avec deux autres garçons : Paul Capelle et Henri Martinez, dans un bus où il y avait déjà plein de filles. Nous partions vers l'inconnu, sans peur en apparence, et après sans doute un jour de voyage, nous avons été, mes compagnons et moi, débarqués dans les Landes, au Berceau de Saint Vincent de Paul. Je crois que deux ou trois filles furent aussi débarquées, dont l'une s'appelait Catherine Roger.

Le Berceau était une véritable institution, une sorte de petit village, où on se trouve accueilli par un chêne de plus de sept cents ans, une église, avec un dôme byzantin. Cette institution est tenue par les pères lazaristes et les sœurs de la charité, qui à mon époque, portaient des cornettes blanches.

Dans cet espace, on trouvait, un orphelinat de filles, un autre de garçons, une école apostolique, une maison de retraite, une ferme, un atelier de menuiserie, de cordonnerie, de boulangerie et des champs à perte de vue. Le Berceau semblait vivre en autarcie.

Avec mes compagnons, nous fûmes accueillis par sœur Marie Joseph, et mademoiselle Reine. On nous a aussitôt mis en quarantaine dans une chambre, car semble-t-il nous étions couverts de poux et de parasites, je pense que c'était surtout par précaution, venant d'un pays lointain... Mais au bout de trois jours, on a jugé bon que nous étions débarassés de ces parasites, mais surtout on mettait le souk dans la chambre. Il y avait beaucoup de garçons à l'orphelinat, dont un eurasien nommé Camille qui lui avait eu la polio et marchait difficilement.

Me voici donc embarqué dans ma nouvelle vie, sans rien connaître de mon avenir, et sans regarder en arrière non plus. J'allais vite oublier ma langue maternelle, ainsi que mes deux autres compagnons, et je me suis mis à ma nouvelle vie, sans savoir où était passé mon frère Jacqui.

J'ai connu mon premier hiver, où c'était la première fois que je voyais la neige. Car l'hiver 55-56 avait été un hiver très froid, rétrospectivement parlant. Pour moi, c'était fascinant. Je me souviens que le matin au réveil il y avait un silence inhabituel et en regardant par la fenêtre du dortoir, les toits étaient tout blancs et les branches des arbres pliaient sous le poids de la neige. J'étais émerveillé. A l'époque à l'orphelinat, nous avions des culottes courtes, mais qui descendaient jusqu'aux dessus des genoux

avec des chaussettes hautes qui remontaient elles aussi jusqu'aux dessous des genoux, chaussés de galoches, nous faisons nos premières batailles de boules de neige, je ne me souviens pas d'avoir souffert du froid, tellement nous étions occupés à jouer. Par la suite j'ai eu quelques problèmes de peau, dartre sur le visage et engelures sur les mains et les pieds.

Ma scolarité s'est déroulée sans difficulté. J'ai vite appris le français, et oublié ma langue maternelle. En fin d'année, il y avait la distribution des prix et du tableau d'honneur où j'étais toujours nominé. Il y avait le problème des vacances, car étant sans parents, je restais à l'orphelinat ou bien envoyé en colonie des vacances durant les mois d'été, et à cette époque, les vacances duraient presque 3 mois. Une année, Mademoiselle Reine m'amena avec elle dans sa famille, dans son pays, à Sète.



Les années passées à l'orphelinat, eurent des moments pas très agréables sur le plan physique: j'ai eu des écoulements de l'oreille droite, qui me valut d'aller à l'hôpital, pour m'opérer d'une mastoïdite et par la suite, j'ai eu des écoulements dans cette oreille mais que j'ai guéri moi-même, et je me souviens aussi, des angines tous les ans, à la même époque, que je n'osais pas dire à la sœur, pour ne pas me faire gronder, et que garder cette souffrance pendant trois jours, c'était courageux... Mais il y a eu aussi des moments heureux, comme les fêtes de Noël, pas pour les cadeaux, car je n'en avais pas, mais c'était la préparation de la crèche, qui commençait dès le premier décembre, car c'était une grande crèche, qu'un père nommé Wentzler venait l'orner et la décorer, pour notre plus grande joie, et nous récitons des prières pour que la layette du petit Jésus soit fini le jour de Noël.

J'ai eu une formidable joie en recevant la première lettre de mon frère Jacques que j'ai recherché en demandant à Madame Graffeuil où il pouvait bien se trouver. Ce fût une joie immense et il m'a même envoyé un cadeau pour une fête de Noël.

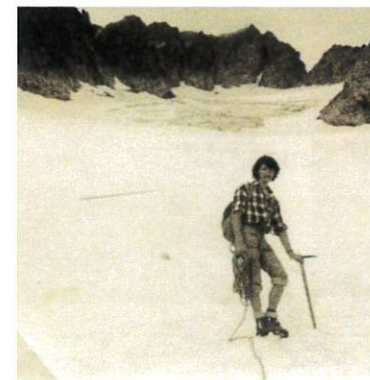


Ainsi mes années passées à l'orphelinat, ne furent pas trop dures, malgré les petites punitions, et je partis ensuite à l'école apostolique qui était juste à côté. J'allais avoir douze ans, et j'ai fait ma communion solennelle. Mon frère Jacques est venu pour la première fois et ce fût un bonheur de le revoir après six d'absence. Il était beau, et bien plus grand que moi.

... Quant à ma scolarité j'allais faire du latin et ensuite du grec. J'étais pas très calé en mathématique, mais après ma deuxième troisième, car je l'ai

redoublée, je suis tombé sur le Père Boyer, un excellent pédagogue, qui m'a ouvert les yeux sur les maths, et avec qui j'ai par la suite été chef scout. Je suis allé aussi à l'île d'Oléron en vacances, avec le père Grinneiser, une première fois, j'avais treize ans et j'ai fait un tour en mer pour faire la pêche, et ça m'a dégoûté de la mer, car j'ai vomi tripes et boyaux... Mais j'y suis revenu une autre fois, avec toujours le père Grinneiser, et c'est là où j'ai fait mon premier baiser à Lilliane, mais ça n'a pas duré longtemps.

J'ai eu une passion pour la montagne, après avoir lu un livre sur le « Retour à la Montagne » de Frison Roche, c'était un livre que j'avais eu lors des distributions des prix en fin d'années. J'avais connaissance du Mouvement de la Jeunesse Rurale Catholique, où il voulait faire un chalet en montagne, et cela se passait au col du Soulor. J'y suis resté quinze jours, à faire les briques, et par la suite, j'ai fait mon premier sommet, avec l'abbé Labarthe, le Balaïtous, un premier trois mille. J'y suis revenu plusieurs fois par la suite, et j'ai appris à skier sur les pentes du Soulor.



Mais il y avait la vie de tous les jours. En commençant tous les matins par le réveil par un appel que nous donnait le père qui nous lançait : « Benedicamus domino », il fallait répondre, « deo gracias ». Et ensuite suivait la messe, puis une demi-heure d'étude, et ensuite le petit déjeuner, une demi-heure en récréation, et on commençait les cours. Les jeu-

dis, il y avait cours le matin et l'après-midi, c'était la promenade. Tous les jours à la récréation, on jouait au foot, pendant une heure. On avait des Grecs et des Espagnols, qui étaient très forts, et ils faisaient partis de l'équipe de football, avec qui je jouais aussi. Et on avait aussi, une piscine, où j'ai failli me noyer en apprenant à nager, mais ce fût un moment vite oublié, j'ai appris à plonger, et faire du sous l'eau. Ainsi vinrent les années soixante, avec l'arrivée des « YéYé », Johnny Halliday, François Hardy, Richard Anthony, Claude François. A l'époque, j'avais une guitare, et on chantait des chansons de nos idoles. Cela n'était pas tous les jours du goût de nos « bons pères », ils préféraient que nous chantions plutôt du Brassens ou du Brel, et écoutions de la musique classique.



Les vacances pour moi étaient très durs, car je voyais les copains partir tour à tour chez eux, et je me retrouvais seul, mais surtout, lorsque j'avais quinze ou seize ans, lorsque les amis grecs sont repartis chez eux, car avant ils restaient au Berceau, pendant les vacances de Noël, et de Pâques. Je raconte une anecdote, car un jour nous étions au château de Pouillon, là où on passait nos vacances, et on faisait une prière, pour que je puisse retrouver les traces de ma mère, eh bien le lendemain, je reçu une lettre qui arrivait du Vietnam, et qui était une lettre écrite par ma mère, et ce fût une joie immense : j'avais retrouvé ma mère ! J'ai pu lui écrire en vietnamien, grâce à la complicité de deux jeunes séminaristes qui arrivaient du Vietnam.

Ainsi j'ai pu correspondre avec elle, qui me répondait en m'envoyant des colis remplis de gingembres confits, et autres friandises. Mon rêve était de partir la voir, et pour cela il me fallait être médecin, car à l'époque, il fallait faire Santé Navale, pour pouvoir aller là-bas.

Le Berceau, j'y suis resté longtemps, mais pour la suite de mes études, j'ai dû partir avec mes camarades, pour aller à Cendrillon, un collège à Dax, qui était tenu par des pères où les cours étaient dispensés avec plus de rigueur. Cependant, quand vint la